

HOMÉLIE 28

«Ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne; errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes.»

1. Toujours, mais surtout lorsque je me représente les actions des saints, je suis tenté de désespérer de moi-même, quand je reconnais que nous n'avons pas éprouvé même en songe les tribulations au milieu desquelles ils ont passé toute leur vie; et les continuelles afflictions que supportaient ces grands hommes n'étaient pas le châtement de leurs péchés, puisqu'ils ne faisaient que de bonnes œuvres. Cette pensée m'est inspirée par le souvenir d'Elie, auquel nous ramène l'Apôtre. C'est de lui qu'il dit : «Ils ont mené une vie errante;» et il cite cet exemple le dernier de tous, parce qu'il est le plus propre à frapper leur esprit. Après avoir rappelé que les apôtres étaient morts par le tranchant du glaive, qu'ils avaient été lapidés, il remonte à Elie, qui avait souffert les mêmes épreuves qu'eux. Il est vraisemblable qu'ils n'avaient pas encore une aussi haute opinion des apôtres, que de ce prophète qui fut enlevé au ciel et qu'ils tenaient dans la plus grande admiration; aussi leur en fait-il un sujet de consolante exhortation. «Ils ont mené, dit-il, une vie errante, couverts de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne.» Dans ce suprême abandon, ils n'avaient ni vêtements, ni patrie, ni demeure, ni refuge; ils pouvaient s'appliquer les paroles de Jésus Christ : «Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête,» (Mt 8,20) Que parlé-je de refuge ? ils n'avaient même pas où faire halte; le désert lui-même n'était pas pour eux un lieu de repos. Il n'est pas dit qu'ils s'arrêtaient dans le désert, mais que là même ils erraient en fugitifs; ils étaient chassés non seulement de la terre habitée, mais encore de la terre inhabitable. Et l'Apôtre rappelle les épreuves qu'ils eurent à subir là où ils s'arrêtèrent : «Abandonnés, affligés.» On nous persécute à cause de Jésus Christ, et c'est aussi à cause de lui qu'on persécutait Elie; quel autre motif aurait-on eu de le persécuter, de le chasser, de le poursuivre, de le mettre aux prises avec la faim ? Or, les Hébreux souffraient alors de la famine; aussi est-il écrit ailleurs qu'on décida de faire parvenir des secours à ceux qui étaient dans cette extrémité : «Les disciples, dit-il, résolurent, chacun selon son pouvoir, d'envoyer quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée.» (Ac 11,29) Ses auditeurs connaissaient donc le tourment de la faim. «Les saints, dit-il encore, étaient affligés;» c'est-à-dire, exposés à tous les maux dans leur périlleuses pérégrinations. Les Hébreux étaient dans la même condition. Quant à la vie errante des justes, il l'explique lui-même en ces mots : «Errants dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et dans les cavernes.» Ils ont erré comme des fugitifs qui fuient leurs demeures, comme des scélérats convaincus des plus grands crimes, comme s'ils avaient été indignes de voir la lumière du soleil; le désert même n'était pas pour eux une sûre retraite; et, toujours obligés de fuir, ils cherchaient les lieux cachés, ils s'ensevelissaient vivants sous terre, ils vivaient dans une crainte continue.

«Et tous ceux que leur foi a rendu si recommandables, n'ont point reçu l'effet des promesses, Dieu ayant voulu, par une faveur particulière pour nous, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur félicité» Quel sera le prix d'une aussi grande attente ? quelle en sera la récompense ? Elle sera si grande en réalité qu'elle est au-dessus de toute expression humaine : «L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.» (I Cor 2,9) Et ses justes «n'ont point encore reçu l'effet des promesses;» ils l'attendent encore, eux qui sont morts dans une telle affliction. Ils ont vaincu depuis tant d'années, et ils n'ont pas encore reçu la palme : et vous, qui combattez encore, vous êtes impatients ? Songez combien est grand l'exemple de cette attente d'Abraham et de l'apôtre Paul jusqu'au moment où ils pourront recevoir avec vous leur récompense. Le Sauveur l'a prédit : il ne la leur donnera que lorsqu'il nous la donnera. C'est comme un bon père qui dirait à certains de ses fils qui ont bien achevé leur tâche : On ne vous servira votre repas que lorsque vos autres frères seront venus. Et vous murmurez parce que vous n'avez pas encore reçu la récompense ? Que fera donc Abel, qui a vaincu le premier de tous et qui attend encore la couronne ? Que fera Noé ? que feront ceux qui vécurent à cette époque ancienne, et qui vous attendent, et ceux qui viendront après vous ? Ne voyez-vous pas que notre condition est meilleure que la leur ? L'Apôtre dit avec raison : «Par une faveur particulière de Dieu pour nous.» Afin que leur condition ne parût pas meilleure que la nôtre, s'ils étaient couronnés avant nous, un même temps a été fixé pour le

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

couronnement de tous; de ceux même qui ont vaincu tant d'années avant vous et ne seront couronnés qu'avec vous. Voyez-vous la prévenance de Dieu ? Il n'est pas dit : Afin qu'ils ne soient pas couronnés sans nous; mais : «Qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur félicité.» En sorte que leur perfection apparaîtra alors aux yeux de tous. Ils nous ont précédés dans la lice; mais ils ne seront pas couronnés avant nous. Dieu ne leur a pas fait du tort, tout en nous honorant : ils attendent leurs frères. Puisque nous sommes un même corps, il éprouvera une joie plus grande à voir couronner tous ses membres en même temps, que l'un après l'autre. Les justes sont admirables en ce qu'ils se réjouissent du bien qui arrive à leurs frères comme s'il leur arrivait à eux-mêmes. Dieu s'est donc conformé à leur désir en décrétant que tous les saints seraient couronnés en même temps; ils éprouveront une plus grande joie de cette glorification en commun. «Ainsi nous sommes entourés d'une nuée considérable de témoins.»

2. L'Écriture, souvent, emprunte des motifs de consolation aux accidents mêmes et aux peines qui nous arrivent. Ainsi, on lit dans le prophète Isaïe : «Il vous délivrera de la chaleur, de la sécheresse et des pluies violentes.» (Is 4,6) Et dans le roi David : «Le soleil ne vous fatiguera pas pendant le jour, ni la lune pendant la nuit.» (Ps 120,6) C'est ce que dit ici saint Paul : «Ayant donc sur nos têtes une si grande nuée de témoins.» Le souvenir de tous ces saints, comparable à un nuage qui donnerait de l'ombre au voyageur exposé, brûlé par un soleil trop ardent, soulage et ranime une âme fatiguée. Et l'Apôtre ne dit pas : Un nuage élevé bien haut et loin de nos têtes, mais au contraire, «posé sur nous;» ce qui est bien autrement agréable, et qui doit, selon lui, nous montrer qu'ainsi placé sur tout notre horizon, il nous procurera plus d'ombre et de sécurité. – Quelle est «cette nuée,» et quel ce nombre de «témoins ?» Il s'agit de témoins empruntés, soit à l'Ancien, soit au Nouveau Testament. Les premiers aussi ont été vraiment martyrs, témoins attestant avec courage la grandeur de Dieu; ainsi les trois enfants, ainsi Elie et tous les prophètes. «Dégageons-nous de tout ce qui appesantit.» Qu'est-ce que tout ce fardeau ? La somnolence, la négligence, tout le bagage, en un mot, des pensées humaines. «Et le péché si facile à environner.» Cette expression a deux sens : le péché facilement nous entoure et nous assiège; ou bien, et je préfère l'entendre ainsi, le péché facilement sera par nous-même environné et battu; car, si nous le voulons, il nous est aisé de le vaincre. «Courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte.» Il ne dit pas : Combattons, luttons, faisons la guerre; mais ce qui est plus doux que tout cela, car il ne nous propose qu'une course. Il ne nous dit pas davantage : Soyons les premiers à courir; mais seulement : Fournissons une carrière soutenue et persévérante, et ne nous montrons pas lâches ni éternés. Courons, dit-il, dans la lice devant nous ouverte. Enfin la consolation principale, la souveraine exhortation, le premier et le dernier de tous les exemples, l'Apôtre le propose, c'est Jésus Christ. «Jetant les yeux sur Jésus Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi;» c'est bien ce que Jésus Christ disait constamment de lui-même à ses disciples : «S'ils ont appelé le maître Béelzébul, combien plus ses serviteurs !» Et ailleurs : «Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son propriétaire.» (Mt 10,24-25) Donc, regardons-le, dit saint Paul, afin d'apprendre à courir; oui, voyons toujours Jésus Christ. En effet, de même que, pour apprendre un art ou pour nous dresser à une lutte quelconque, le regard fixé sur un maître nous grave dans l'esprit ses procédés, et notre vue lui dérobe tous ses secrets; ainsi, dans la vie présente, si nous voulons fournir notre course, et surtout la fournir honorablement, nous regardons vers Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. Et pourquoi ces deux titres ? C'est qu'il nous a donné la foi, qu'il nous en a versé le principe. C'est encore une de ses paroles à ses disciples : «Vous ne m'avez pas choisi; c'est moi qui ai fait choix de vous.» (Jn 15,16) Paul disait de même : «Je le connaîtrai alors, comme j'ai été connu de lui.» (I Cor 13,12)

Il est évident que, si le Sauveur est le principe de la foi, il en est aussi le but, lui «qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a souffert la croix, méprisant l'ignominie." Il pouvait ne rien souffrir, s'il l'avait voulu, «parce qu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche.» (Is 53,9) Selon ce qu'il a dit lui-même dans l'Évangile : «Le prince de ce monde vient, et il n'a aucun droit sur moi,» (Jn 14,30) il ne dépendait que de lui de n'être pas crucifié : «J'ai, dit-il, le pouvoir de donner ma vie, et le pouvoir de la reprendre de nouveau.» (Jn 10,18) Puisqu'il a pour nous volontairement souffert la croix, combien plus est-il juste que nous supportions les tribulations avec courage ! «Au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, il a souffert la croix, méprisant l'ignominie.» Qu'est-ce à dire, «méprisant l'ignominie ?» Qu'il a choisi une mort ignominieuse. Qu'il mourût, c'était bien; mais pourquoi ignominieusement ? Dans le seul but de nous enseigner qu'il ne faut attacher aucun prix à la gloire qui vient des hommes. Voilà pourquoi lui qui était exempt de tout péché, choisit cette

mort, voulant nous apprendre à endurer courageusement et à mépriser l'opprobre. Pourquoi donc a-t-il dit ignominie, plutôt que tristesse ? Parce qu'il ne supportait pas ces indignes traitements avec tristesse. Et voici la fin : «Il est maintenant assis à la droite du trône de Dieu.» Voyez-vous la récompense de la victoire ? C'est ce que Paul exprime en ces mots : «C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse.» (Phil 2,9-10) Il cherche à donner humainement une idée de ce qu'aucune langue ne peut exprimer. Mais ne serait-il question d'aucune récompense, que l'exemple seul de notre Seigneur suffirait pour nous persuader de supporter volontiers toutes les afflictions; or, on nous montre en outre la récompense, et non pas une récompense ordinaire, mais si grande qu'elle est au-dessus de toute expression. Lors donc que nous sommes dans les tribulations, pensons à Jésus Christ avant de penser aux apôtres. Pourquoi ? Parce que toute sa vie fut pleine des plus dures épreuves. Il s'entendait maudire sans cesse et traiter de fou, de séducteur et d'imposteur. Parmi les Juifs, ceux-ci disaient : «Cet homme n'est point de Dieu;» ceux-là : «Il n'est pas bon, mais il séduit le peuple;» (Jn 9,16; 7,12) d'autres : «Ce séducteur a dit, lorsqu'il était encore vivant : Après trois jours je ressusciterai.» (Mt 27,63) On l'accusait aussi de sorcellerie : «Celui-ci ne chasse les démons que par Béelzébub,» (Ibid., 12,24) On l'accusait encore d'être fou et possédé du démon : «Il est possédé du démon, il est insensé; pourquoi l'écoutez-vous ?» (Jn 10, 20) Et il entendait ces accusations de la bouche de ceux qu'il comblait de bienfaits, qui étaient témoins de ses miracles, à qui il montrait les œuvres de Dieu. S'il ne s'était pas révélé par ses actions, on pourrait ne pas s'étonner qu'il eût été traité de la sorte; mais n'est-il pas déplorable qu'il fut appelé séducteur, lui qui enseignait la vérité; possédé du démon, lui qui chassait les démons; magicien, lui qui guérissait tous les maux ? Telles étaient cependant les accusations sans cesse dirigées contre lui.

3. On épuisa contre lui les propos et les sarcasmes qui blessent le plus un homme. On le raillait sur sa famille : «N'est-ce pas le fils du charpentier, dont nous avons connu le père et la mère ? Ses frères ne sont-ils pas tous parmi nous ?» (Mt 13,55) On le raillait sur sa patrie et on l'appelait le Nazaréen : «Lis les Ecritures,» disait-on, et vois que nul prophète n'a été suscité de Galilée.» (Jn 7,52) Et le Sauveur souffrait patiemment tous ces outrages, les laissant répéter : «L'écriture ne dit-elle pas que le Christ viendra du bourg de Bethléem ?» (Ibid., 42) Et les sarcasmes qui le poursuivirent sur l'arbre même de la croix, faut-il vous les répéter ? On l'adorait par dérision, on le frappait, on lui donnait des soufflets, en disant : «Prophétise-nous qui t'a frappé.» (Mt 26,68) On lui offrait à boire du vin mêlé de fiel, en disant : «Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.» (Ibid., 27,40) En outre, un des gardes du grand-prêtre lui donna un soufflet, et Jésus répondit : «Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?» (Jn 18,23) Ils le vêtirent par dérision d'une robe de pourpre, et ils lui crachèrent à la face; ils tentaient sur lui toutes sorte d'épreuve. Faut-il vous rappeler les accusations dont il était l'objet et en secret, et ouvertement, et de la part même de ses disciples ? «Vous aussi, dit-il, voulez-vous vous éloigner de moi ?» (Jn 6,68) «Tu es possédé du démon,» (Jn 7,20) disaient aussi ceux qui croyaient déjà. Je vous le demande, ne vécut-il pas toujours en fugitif, tantôt en Galilée, tantôt en Judée ? Ne fut-il pas dès la plus tendre enfance en butte à bien des épreuves ? Sa mère ne l'emporta-t-elle pas en Egypte peu de temps après sa naissance ? L'Apôtre pense à tous ces maux, quand il dit : «Jetant les yeux sur Jésus, auteur et consommateur de la foi, qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a souffert la croix, méprisant l'ignominie, et qui est maintenant assis à la droite du trône de Dieu.» Jetons donc les yeux sur Jésus et ses disciples, lisant ce que Paul a souffert et écoutant ces paroles : «Nous avons une grande patience dans les maux, dans les nécessités, dans les afflictions, sous les coups, dans les prisons, dans les séditions, dans les jeûnes, dans les travaux, dans la pureté, dans la science;» (II Cor 6,4-6) et encore : «Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif, nous sommes nus et en butte aux outrages, nous n'avons point de demeure stable. Nous travaillons avec beaucoup de, peine de nos propres mains; on nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le souffrons; on nous blasphème, et nous répondons par des prières.» (I Cor 4,11-13)

Quel est celui d'entre vous qui a enduré le moindre de ces maux ? On nous traite, dit-il, comme séducteurs, comme infâmes, comme n'ayant rien; et encore : «J'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges par trois fois, j'ai été lapidé une fois; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer; souvent en péril dans les voyages, par les travaux, les chagrins, la faim.» (II Cor 11,24-26) Et sur ce que ces épreuves étaient agréables à Dieu, l'Apôtre dit : «C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, qui m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans la faiblesse. C'est pourquoi je

me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les persécutions, dans les prisons, afin que la force de Jésus Christ demeure en moi,» (Ibid., 12,8-10) Ecoutez maintenant Jésus Christ lui-même : «Vous aurez de grandes tribulations dans le monde.» (Jn 16,33) L'Apôtre continue : «Pensez donc en vous-mêmes à Celui qui a souffert de si grandes contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne vous découragez point et que vous ne tombiez pas dans l'abattement.» C'est à bon droit qu'il parle ainsi; puisque les souffrances de nos semblables nous encouragent, combien plus les souffrances de notre Seigneur nous relèveront-elles ? Quel effet n'en éprouverons-nous pas ? Et voyez comment, évitant une longue analyse, il résume tout en un seul mot, les contradictions; ce mot embrasse les soujets, les sarcasmes, les outrages, les opprobres, les dérisions, bien plus, il dit l'enseignement constant que nous donnent toutes les actions de la vie du Sauveur. Que ces exemples, mes frères, soient donc le continuel objet de nos pensées, qu'ils soient nuit et jour présents à notre esprit, puisque ces méditations doivent nous procurer les plus grands biens et que nous devons en retirer les meilleurs fruits. Oui, les souffrances de Jésus Christ et des apôtres sont une source intarissable de consolations. La voie de la vertu est la meilleure. Jésus Christ le savait si bien qu'il a suivi cette voie, lui qui n'avait aucun besoin de rechercher la vertu; et il savait aussi que les tribulations sont le plus sûr fondement de la paix. Ecoutez ses propres paroles : «Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi.» (Mt 10,38) C'est comme s'il disait : Si vous êtes disciple, imitez votre maître; car tel est le devoir d'un bon disciple. Or, s'il a suivi la route des tribulations et que vous preniez celle du bon plaisir, vous entrez dans une route différente de la sienne. Comment donc le suivrez-vous, si vous marchez dans une autre direction ? et comment serez-vous son disciple, si vous ne suivez pas votre maître ? Paul dit à ce propos : «Nous sommes faibles, et vous êtes forts; vous êtes honorés, et nous sommes méprisés.» (I Cor 4,10) Si nous tendons à un but opposé au vôtre, est-il raisonnable de dire que vous êtes nos disciples et que nous sommes vos maîtres ? Sachez-le donc, mes frères, les tribulations sont un grand bien, qui a deux résultats, et deux bien grands résultats : il efface le péché, il nous donne la force.

4. Mais, direz-vous, il y a des tribulations qui peuvent nous renverser et nous perdre ? Il n'y en a pas : notre perte ne peut venir que de notre lâcheté. Vous demandez comment ? Si nous sommes vigilants, si nous demandons à Dieu de ne pas permettre que nous soyons tentés au delà de nos forces, si nous lui restons toujours étroitement unis, nous serons toujours inébranlables, toujours invincibles. Tant que son secours sera avec nous, les tentations souffleraient-elles avec plus de violence que tous les vents réunis, elles ne nous ébranleront pas plus que le choc d'une paille ou d'une feuille légère. Ecoutez Paul : «Parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux;» (Rom 8,37) et encore : «Je crois que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous;» (Ibid., 18) et ailleurs : «Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire.» (II Cor 4,17) Vous le voyez, il appelle choses légères les plus grands périls, les naufrages, les afflictions de toute sorte. Imitez-la, cette âme de bronze, que les liens du corps ne peuvent amollir. Vous êtes dans la pauvreté ? mais elle n'égale pas le dénûment de Paul, endurant la faim, la soif et la nudité; car ce dénûment, il ne le souffrit pas un jour, mais tous les jours de sa vie apostolique. Où est la preuve ? il la donne lui-même : «Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif, nous sommes nus.» Eh quoi ! alors qu'il avait acquis une gloire sans rivale dans l'apostolat, il souffrait de tels maux; il avait passé vingt ans dans ces tribulations, quand il écrivait ces lignes ? «Je connais un homme en Jésus Christ qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel; si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne le sais pas;» (II Cor 12,2) et ailleurs : «Trois ans après, j'allai à Jérusalem;» (Gal 1,18) et encore : «J'aimerais mieux mourir que voir quelqu'un me ravir cette gloire.» (I Cor 9,15) Ailleurs, il écrivait avec plus d'énergie encore : «Nous sommes devenus comme les ordures du monde.» (Ibid., 4,13) Quoi de plus terrible que la faim, que le froid, que les embûches que nous tendent des frères, qu'il appelle des faux frères ? Ne le traitait-on point de peste du monde, d'imposteur, de fléau ? Ne succombait-il pas sous les verges ? Que ces souffrances soient présentes à notre esprit, mes frères, pensons-y, souvenons-nous-en, et nous ne faiblirons jamais, serions-nous injuriés, nous enlèverait-on nos biens, serions-nous accablés de maux sans nombre.

Qu'il nous soit donné d'être aimés dans le ciel, et toutes les afflictions nous paraîtront légères; qu'il nous soit donné de bien conduire nos intérêts en vue du ciel, et les choses de la terre seront de nulle importance pour nous. Que sont-elles, ces choses ? Ombre et rêve. Quelles qu'elles soient, n'espérons, n'attendons que les biens du ciel, et les afflictions ne nous sembleront rien ni par leur nature, ni par leur durée. Que sont-elles, en effet, auprès des

châtiments de l'autre vie ? auprès du feu qui ne s'éteint jamais ? auprès du ver qui ne meurt pas ? Pouvez-vous dire qu'il y ait en ce monde un supplice égal au grincement des dents, aux chaînes, aux ténèbres extérieures, aux colères, aux souffrances, aux angoisses de l'autre monde ? Vous parlez de durée ? Mais que seraient dix mille ans auprès de l'éternité ? Une goutte d'eau comparée à l'Océan. Mettrez-vous les biens de la terre en parallèle avec ceux du ciel ? Ici, la distance est encore plus grande : «L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ces biens.» (I Cor 2,9) Et la jouissance de ces biens sera éternelle. Ne valent-ils donc pas que nous subissions tous les supplices, la croix, le bûcher, mille morts, tout ce qui peut être inventé de plus cruel par paroles et par actions ? Faudrait-il, si cela pouvait se faire, passer notre vie au milieu des flammes, ne devrions-nous pas tout souffrir, pour arriver à la possession des biens qui nous ont été promis ? Mais n'y a-t-il pas folie de ma part à parler ainsi à des hommes qui, loin de mépriser les richesses, les recherchent, y sont attachés comme si elles étaient impérissables, et qui pensent avoir assez fait, lorsqu'ils ont donné quelque peu du beaucoup qu'ils possèdent ? Est-ce là l'aumône ? Il n'y a de véritable aumône que celle de cette veuve qui donna toutes les ressources qu'elle avait pour subsister elle-même. Si vous ne vous sentez pas capable d'imiter sans réserve l'exemple de la veuve, sacrifiez du moins le superflu et ne gardez que le nécessaire. Mais personne n'a le courage de sacrifier même ce superflu, je veux dire de restreindre le nombre de ses serviteurs et le luxe de ses vêtements. Il n'y a de nécessaire que les choses qui nous sont indispensables pour vivre; tout le reste est superflu. Qu'est-ce donc qui nous est indispensable pour vivre ? recherchons-le, si vous le voulez bien. Si nous n'avons que deux serviteurs, nous pouvons vivre. Puisqu'il y en a qui vivent sans aucun serviteur, comment serions-nous excusables de ne pas savoir nous contenter de deux ? Il nous suffit aussi d'avoir une maison en briques renfermant trois appartements. Combien y en a-t-il, en effet, qui n'ont qu'un même appartement pour eux, leurs enfants et leur femme ? J'accorde même qu'une matrone puisse avoir deux suivants. Mais, direz-vous, n'est-il pas humiliant pour une matrone de n'être suivie que de deux valets de pied ? N'en avoir que deux n'est pas ce qui est humiliant, mais en avoir un troupeau. Peut-être vous riez-vous de mes paroles. Croyez-moi cependant, ce qui est humiliant, c'est de marcher au milieu d'un troupeau de valets. Vous attachez un grand prix à une chose en quoi vous ressemblez à un vendeur de moutons ou à un marchand d'esclaves. D'un côté le faste et la vaine gloire, de l'autre la vraie sagesse et la digne simplicité. Une longue suite de valets ne prouve point la noblesse : pouvez-vous en réalité donner le nom de vertu à la possession d'un grand nombre d'esclaves ? cette possession n'a aucun rapport avec l'âme; et rien de ce qui est étranger à l'âme n'est un signe de noblesse. La vraie grandeur consiste à savoir se contenter d'un petit nombre de serviteurs : la femme qui a besoin d'un grand nombre de valets est une servante, elle est moins que ceux qui la servent.

3. Est-ce que les anges, qui parcourent l'univers, ont des serviteurs à leur suite ? Et, parce qu'ils n'en ont pas, nous sont-ils inférieurs, à nous qui ne savons pas nous en priver ? Or, si c'est une coutume des anges de n'avoir pas de suivant, quelle est la femme dont la vie est la plus angélique, ou celle qui a besoin de beaucoup de suivants, ou celle qui en a peu ? Est-il humiliant d'en avoir un petit nombre ? Ce qui est humiliant, c'est de faire une chose honteuse. Je vous le demande, quelle est celle qui attire le plus la curiosité publique, ou celle qui a une longue suite de valets, ou celle qui n'en a qu'un petit nombre ? Bien plus, la femme qui marche seule et qui échappe presque à tous les regards n'a-t-elle pas plus de dignité que celles qu'escortent quelques serviteurs ? Voyez-vous où est le scandale ? Laquelle se donne le plus en spectacle à la foule, est-ce celle qui étale une mise somptueuse ou celle qui est vêtue simplement et sans art ? Ou encore laquelle se donne le plus en spectacle à la foule, est-ce celle qui, revêtue d'or, se fait traîner par des mules, ou celle qui marche simplement et sans recherche, mais avec dignité ? Pendant que celle-ci passera sans éveiller aucune vaine curiosité, ne se pressera-t-on point sur le passage de la première ? n'ira-t-on pas jusqu'à demander qui elle est et d'où elle est ? Je laisse à dire quel aliment il y a là pour l'envie. Qu'est-ce qui est honteux, être remarqué ou ne l'être pas ? Qui est un objet de scandale, celle que tous voient, ou celle qui passe inaperçue ? celle dont chacun demande qui elle est, ou celle dont personne ne s'enquiert ? Le voyez-vous ? nous agissons toujours par vaine gloire, sans songer à ce qu'elle a de déshonorant ? Si je ne puis pas vous détacher d'une telle conduite, je vous aurai du moins montré qu'une vie simple n'a rien d'humiliant. Le péché seul déshonore; et cependant, plutôt que de reconnaître ce qu'il a de honteux, nous attachons l'idée d'humiliation à toute autre chose. Bornez-vous au nécessaire dans le vêtement, et retranchez le superflu : toutefois, pour ne pas vous enfermer en de trop étroites limites, je ne proscri-

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

que les parures d'or et les étoffes somptueuses. Et ce précepte n'est pas de moi; écoutez plutôt en quels termes Paul le donne aux femmes : «Qu'elles se parent, non avec des cheveux frisés, des ornements d'or, des perles et des habits somptueux.» (I Tim 2,9) Mais dites-nous, ô Apôtre, quelle doit être leur parure ? peut-être diraient-elles qu'il n'y a de somptueux que les ornements d'or, et qu'il n'en est pas ainsi des étoffes de soie : quelle doit donc être leur parure ? «Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents.» (Ibid., 6,8) Il suffit que le vêtement nous couvre : Dieu ne nous l'a pas donné pour un autre objet; or, un vêtement peut être de peu de prix et remplir ce but. Vous souriez peut-être, vous qui êtes couvertes de soie. Il faut rire en effet, mais de pitié, en songeant au précepte de Paul et à la négligence que nous mettons à l'accomplir. Et ce reproche s'adresse aux hommes aussi bien qu'aux femmes. Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, tout le reste est superflu. Les pauvres seuls ne possèdent pas le superflu, encore est-ce peut-être par nécessité, et ne s'en abstiendraient-ils pas, s'ils le pouvaient. Mais, que ce soit en apparence ou en réalité, ils n'ont pas le superflu. Que nos vêtements remplissent donc strictement leur but. A quoi bon, dites-moi, tout cet or ? Parures de comédiens ! de comédiens et de femmes de mauvaise vie, qui mettent tout en œuvre pour se faire remarquer. Laissez ces vains ornements aux comédiennes et aux danseuses qui veulent capter la curiosité publique. La parure de la femme vraiment pieuse est tout autre et bien préférable. Vous avez aussi un théâtre, et vous devez vous orner avec soin pour y paraître. Quel est ce théâtre ? Le ciel, avec la foule des anges pour spectateurs. Je ne parle pas seulement des vierges consacrées à Dieu, mais aussi des femmes qui vivent dans le monde : ce théâtre est celui de toutes celles qui croient en Jésus Christ. Parlons comme il convient pour plaire à de tels spectateurs, revêtons-nous des vêtements qu'ils aiment. Je vous le demande : si une comédienne, mettant de côté les ornements d'or et les robes somptueuses, veuve de sourires et de cyniques discours, s'avance sur la scène dans une mise vulgaire et sans recherche, et qu'elle y parlât de piété, de religion, de tempérance, ne disant rien que de très moral, tous les auditeurs ne se lèveraient-ils pas ? ne déserteraient-ils point ce théâtre ? ne la chasserait-on pas comme incapable de plaire à la foule et comme tenant des discours étrangers à l'esprit de ces réunions sataniques ? C'est ainsi que, si vous paraissez sur le céleste théâtre dans de mondains ajustements, vous serez chassée par les spectateurs. Il ne faut point ici de parures d'or, mais celles dont le prophète a dit qu'elles «entourent l'âme comme un précieux manteau aux plus riches couleurs» (Ps 44,14) Il ne s'agit donc pas de celles qui contribuent à l'ornement et à l'éclat du corps, mais de celles qui embellissent l'âme; c'est l'âme qui paraît et combat sur la scène céleste. «La beauté de la fille du Roi est tout intérieure.» (Ps 44,14) Revêtez-vous de vertus : outre les maux innombrables dont vous vous affranchirez, vous assurerez le repos à votre mari et à vous-même. Moins vous aurez de besoins, plus vous aurez l'estime de votre mari.

6. L'homme dédaigne d'habitude ceux qui ont besoin de son secours; mais, dès qu'il voit qu'il n'est point nécessaire, il descend de sa fierté, et traite d'égal à égal. Que votre mari sache que vous ne comptez pas sur sa bourse et que vous ne tenez point à ses largesses, et, quelque hautain qu'il soit, il vous estimera alors bien plus que si vous étiez couverte d'or et de soie; vous ne serez plus sa servante. Car nous sommes nécessairement dans la sujétion de ceux dont nous attendons du secours. Non, si vous n'avez pas recours à lui, vous ne lui serez plus servilement soumise; il sait que vous lui obéissez, parce que vous craignez Dieu, et non pour obtenir ses largesses. Pour peu qu'il vous donne, quelque reconnaissance que vous lui en témoigniez, il ne se croira jamais assez payé; s'il ne donne pas, il vous saura gré des moindres égards; il ne les repoussera point, et vous ne l'obligerez pas à rechercher des égards étrangers. Qu'y a-t-il, en effet, de plus déraisonnable que l'acquisition de toutes ces parures d'or pour les promener dans les thermes et sur les places publiques ? Et rien d'étonnant peut-être à les voir dans les thermes et sur les places publiques; mais n'est-il pas ridicule qu'une femme ainsi parée ose franchir le seuil d'une église ? Pourquoi vient-elle étaler son luxe en ce lieu, où elle doit entrer pour entendre qu'elle ne doit se parer ni d'or, ni de perles, ni de vêtements somptueux ? Pourquoi y entrez-vous, ô femme ? est-ce pour vous y montrer comme l'adversaire de Paul ? pour faire voir que vous ne changerez point, alors même qu'il vous répétera sans cesse ce précepte ? est-ce pour nous prouver que nous vous enseignons en vain cette doctrine ? Je vous le demande : Voici un idolâtre, un infidèle, qui a entendu lire ce passage où le bienheureux Paul prescrit aux femmes de ne point se parer d'or, ni d'argent, ni de perles, ni de vêtements somptueux; il a une femme chrétienne, et il la voit s'appliquer à sa mise et se charger d'or pour aller au lieu saint; ne dira-t-il pas en lui-même, pendant qu'elle s'ajuste ainsi dans l'appartement nuptial : Que fait ma femme si longtemps à sa toilette ? Quel est son dessein ? Pourquoi se couvre-t-elle d'or ? où veut-elle aller ? à l'église ? qu'y faire ? y

entendre : «Ne vous parez pas d'habits somptueux ?» Comment ne rirait-il pas ? Comment ne se raillerait-il pas de nous ? Ne pensera-t-il point que notre doctrine est une moquerie et un leurre ?

Laissons donc ce faste doré aux pompes profanes aux théâtres, aux étalages des marchands de tels objets. Que l'image de Dieu ne soit point parée de la sorte; qu'elle soit vêtue de décence et de liberté; la liberté est fille de la simplicité et de la modestie. Ambitionneriez-vous l'estime des hommes, c'est le plus sûr moyen de l'acquérir. On n'admire pas, en effet, la femme d'un homme riche couverte d'ornements d'or et de vêtements de soie, ce qui est commun à toutes; mais tous l'admirent, tous lui applaudissent quand elle est vêtue d'une simple robe de laine. La première a dans ce monde beaucoup de rivales de son luxe; si elle surpasse l'une, elle est surpassée par l'autre, et, si elle est au-dessus de toutes, elle est certainement au-dessous de l'impératrice. Mais la femme simple l'emporte sur l'épouse même de l'empereur; seule parmi les femmes riches elle a choisi les attributs de la pauvreté. Aussi, serions-nous désireux de considération humaine, la simplicité des mœurs nous la donnera bien mieux. Je ne m'adresse pas seulement ici aux riches veuves, à qui le veuvage impose une mise sans recherche; je parle aussi pour les femmes qui ont leurs maris. Mais, diront-elles, nous ne plairons pas à nos maris. Ce n'est pas à lui que vous voulez plaire, c'est à la foule des femmes plus pauvres que vous. Que dis-je, leur plaire ? vous voulez les rendre jalouses de vous et les humilier, et vous leur rendez plus lourd le fardeau de la pauvreté. De combien de blasphèmes votre luxe est-il la cause ? Elles disent : Je sortirai à tout prix de la pauvreté; Dieu n'aime pas les pauvres, Dieu hait le pauvre. Pour ce qui est de prouver que vous ne voulez point en cela plaire à votre mari et que vous ne vous parez point dans ce but, vous le prouvez vous-même dans tout ce que vous faites. A peine franchissez-vous le seuil de votre appartement, que vous déposez aussitôt toutes vos parures, et les vêtements, et les colliers d'or, et les perles; vous ne les portez pas dans votre intérieur. Vous avez de tout autres moyens de faire les délices d'un époux : la grâce, la douceur, la modestie. Croyez-moi, si dépravés que soient les goûts de votre mari, rien ne saurait le charmer autant que la grâce, la douceur, la modestie, l'économie, la simplicité. S'il est de mœurs déréglées, vous épuiserez tous les artifices de la parure, sans pouvoir le fixer. Celles qui ont de tels maris le savent bien. S'il est de mœurs déréglées, vous vous parez en vain, il n'en va pas moins à d'autres. Quant à celui qui est chaste et pur, vous ne le séduirez point par ces moyens, mais par les vertus contraires; de tels moyens l'attristent, parce qu'ils lui font voir que vous recherchez de vains atours. Par déférence, il ne vous dira point son sentiment à cet égard; mais il vous condamne en lui-même. Il n'empêche pas d'ailleurs les jalousies que vous faites naître. Et puisqu'il connaît ces jalousies, ne détruisez-vous pas son bonheur conjugal ?

7. Ces paroles vous sont dures à entendre. Peut-être murmurez-vous : Il indispose les maris contre leurs femmes. Tel n'est pas mon dessein; mais je veux que vous aimiez la simplicité à cause de vous-mêmes, et non pour eux; je ne veux pas les délivrer de leur jalousie, mais vous délivrer de l'envie des vanités d'ici-bas. Vous désirez paraître belle ? j'y consens, pourvu que ce soit de cette beauté que Dieu recherche, qu'aime le Roi du ciel. De qui voulez-vous être aimée, de Dieu ou des hommes ? Si vous avez la beauté dont je parle, Dieu vous recherchera; si vous êtes belle selon le monde, il vous aura en aversion, et vous recueillerez les coupables hommages des hommes pervers; car il n'est pas de cœur honnête qui puisse s'attacher à la femme d'un autre. Que ces principes vous guident dans la manière de vous vêtir. C'est la parure de l'âme qui a des attraits pour Dieu; au contraire, l'élégance extérieure du corps attire les hommes corrompus. Vous le voyez, j'ai souci de vos intérêts; je veux que vous soyez radieuse de beauté, mais de la vraie beauté, afin qu'au lieu des assiduités des libertins, vous obteniez les hommages du Dieu Seigneur de l'univers. Et celle qui a ces hommages, à qui sera-t-elle semblable ? elle sera mêlée au chœur des anges. On regarde comme heureuse entre toutes la femme qui est aimée par un roi; quelle sera donc la grandeur de celle en qui Dieu met son amour ? Le monde entier n'est pas digne de sa beauté. Cultivez donc cette beauté, parez-vous de ces charmes, afin d'avoir accès aux pompes spirituelles du ciel, afin d'être les délices de l'éternel Epoux. Tout use la beauté corporelle; aurait-elle la plus heureuse destinée, échapperait-elle par impossible aux maladies et à la dent du chagrin, qu'elle n'a pas vingt ans de durée. La beauté de l'âme est toujours florissante, toujours dans la plénitude : il n'y a pas à craindre ici de métamorphose, à redouter d'être surpris par la première ride, d'être desséché par la maladie, d'être rongé par le chagrin; la beauté de l'âme est à l'abri de tous ces outrages. Celle-là n'est pas plutôt épanouie qu'elle n'est déjà plus; et, si elle atteint son épanouissement, elle a peu d'admirateurs. Les cœurs chastes et purs ne l'admirent point, et aux autres elle n'inspire qu'une convoitise charnelle. Consacrons donc tous

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

nos soins à la beauté de l'âme; donnons-lui des soins jaloux, afin de nous rendre dignes des splendeurs du céleste gynécée. Cette félicité est promise, non seulement aux vierges, mais aussi aux âmes virginales. Si elle devait être le partage des vierges seules, les cinq vierges folles n'en auraient pas été exclues. Elle est donc le partage de toute âme virginale délivrée des pensées de la vie présente, pensées qui l'auraient corrompue. Restons sans tache, et nous irons au ciel, où nous serons reçus avec honneur. «Je vous ai, nous est-il dit, fiancés à cet unique époux, qui est Jésus Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure.» (II Cor 11,2) Il n'adressait pas ces paroles aux vierges seules, mais à l'ensemble de tous les fidèles. La femme dont l'âme est sans tache, est vierge, bien qu'elle ait un mari; elle est vierge, dis-je, et digne d'admiration, parce qu'elle a la virginité véritable. La virginité du corps est sa compagne et son ombre, et c'est la vraie virginité. Gardons-la, et nous pourrions contempler le céleste époux avec un visage serein; nous entrerons dans le gynécée avec des lampes resplendissantes, si l'huile ne nous fait point défaut, si des vertus dont nous nous parons est formée l'huile qui entretient les lampes : cette huile est l'amour du prochain. Si nous partageons nos ressources entre nos frères, si nos lampes sont alimentées de la sorte, Dieu nous protégera et nous défendra, nous ne dirons point au temps venu : «Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent,» (Mt 25,8) Nous n'aurons plus besoin du secours d'autrui, nous ne serons point exclus pour être allés chez ceux qui en vendent, et, lorsque nous frapperons à la porte, nous n'entendrons point cette terrible parole : «Je ne vous connais pas ?» Dieu nous reconnaîtra, et nous entrerons avec l'Époux dans le gynécée spirituel, où nous jouirons de biens innombrables. Si dans ce monde la chambre nuptiale est la plus belle, si la salle des noces est si splendide qu'on ne peut se lasser de l'admirer, que sera-ce en l'autre monde ? La salle des noces est le ciel, et la chambre nuptiale; le plus beau séjour du ciel : c'est là que nous entrerons. Et si l'appareil des noces est si admirable, que sera l'Époux lui-même ? Que parlé-je de nous dépouiller des ornements d'or et de les donner aux pauvres ? vous faudrait-il vendre votre liberté même, et de livres, devenir esclaves, afin d'obtenir la faveur d'habiter avec un tel époux, de jouir de sa beauté et de contempler seulement ses traits, ne devriez-vous pas accepter tous les sacrifices avec joie ? Pour jouir de la vue d'un roi de la terre, nous jetons souvent l'objet que nous tenons sans songer à son utilité : pour obtenir la faveur, non pas seulement de voir, mais de précéder avec notre flambeau le Roi du ciel, notre divin époux, et d'être auprès de lui, et de vivre éternellement avec lui, que ne devons-nous pas faire ? que ne devons-nous pas souffrir ? Je vous en conjure, désirons les biens du ciel, désirons cet époux, soyons vierges ayant la véritable virginité; Dieu recherche la virginité de l'âme. Qu'elle nous ouvre le ciel, où nous devons entrer sans tache et sans rides. C'est ainsi que nous parviendrons à l'héritage qui nous a été promis. Pussions-nous l'obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.